

# PERSPECTIVE SÉMIOTIQUE DE LA MÉTHODOLOGIE DES SCIENCES HUMAINES CHEZ GUSTAVE CHPET

BORIS PRUZHININ

Pour être honnête, en formulant l'intitulé de cet article, je n'ai pas pris en considération qu'il n'était pas uniquement destiné aux méthodologues philosophes professionnels. Et c'est pourquoi je suis obligé de commencer par une précision. Parmi toutes les fonctions épistémologiques variées de la méthodologie philosophique, les plus populaires concernent la prescription et le contrôle. C'est pourquoi c'est peut-être une opinion largement répandue, particulièrement chez les spécialistes des sciences humaines, que la méthodologie règne sans partage et sans problème. En fait, le titre de cet exposé peut se comprendre ainsi : on devrait y parler d'un certain rassemblement des exigences de G. Chpet en vue de la réalisation d'une approche sémiotique dans les sciences humaines. Entre autres choses, je parlerai avant tout de l'approche sémiotique de la méthodologie en tant que sphère problématique particulière, et des perspectives ouvertes par les idées de G. Chpet pour la résolution des problèmes internes de la méthodologie à l'époque contemporaine.

Les présupposés de mon argumentation, qui déterminent son caractère, et aussi son orientation sont les suivants : la particularité distinctive de la philosophie russe du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles se caractérise par une insistance sur le phénomène de la communica-

tion (sur le soutien des relations mutuelles) en tant que valeur inconditionnelle, c'est-à-dire se suffisant à elle-même. Je ne vais pas ici préciser et discuter cette thèse. Je vais essayer de montrer que, à la lumière de cette thèse, on peut clarifier un certain nombre d'aspects de la philosophie russe, découvrir leur véritable contenu, dévoiler leur actualité et leur signification pour aujourd'hui. À cette occasion, il sera question de quelques idées épistémologiques de G. Chpet, ainsi que de ses recherches en méthodologie des sciences humaines.

En tant que méthodologue, G. Chpet développait en priorité les idées phénoménologiques et herméneutiques. La méthodologie contemporaine, et pas seulement la méthodologie des sciences humaines, est tournée vers des idées analogues. On peut même dire que c'est précisément autour de ces problèmes, difficultés et perspectives (qui s'offrent à la méthodologie en raison de cette orientation herméneutique) que tourne la problématique épistémologique contemporaine. Sur ce plan, l'itinéraire intellectuel de G. Chpet présente pour nous un intérêt évident. Mais à ce sujet, je précise tout de suite : l'affaire ne se réduit pas au fait que G. Chpet fut l'un des premiers philosophes russes à se tourner vers les idées de Husserl, et que la phénoménologie est un chemin assez normal vers l'herméneutique. De nos jours, l'expérience originale du cheminement de Gustave Chpet vers la méthode phénoménologique herméneutique présente pour nous un intérêt considérable. Car la trajectoire de son chemin vers cette méthodologie se distingue de trajectoires intellectuelles assez bien connues maintenant.

En premier lieu, comme on le sait, il n'adoptait pas la philosophie de la science positiviste et néo-kantienne et, en accord avec cela, ses idées méthodologiques n'ont pas de lien direct avec le positivisme, et avec les efforts de ce dernier pour assimiler les idées de l'herméneutique. En deuxième lieu, sa réflexion sur la phénoménologie comporte des caractéristiques intéressantes d'un point de vue contemporain. Ici encore l'affaire n'est pas seulement dans le fait que G. Chpet, pour des raisons, peut-on dire, objectives, ne se situait pas à l'intérieur de ces puissantes traditions intellectuelles. À mon point de vue, il s'agit avant tout du fait que G. Chpet, philosophe pleinement européen par son professionnalisme, n'en était cependant pas moins orienté dans son œuvre vers certaines thématiques de la philosophie russe. En particulier, il examinait la connaissance dans son lien indissociable avec le contexte de communication. Je tenterai aussi d'indiquer ne serait-ce que quelques points, où l'orientation des idées de G. Chpet présente de nouvelles perspectives pour l'investigation des problèmes méthodologiques

contemporains, en permettant d'envisager de façon nouvelle la situation actuelle de ces problèmes, alors que précisément fait cruellement défaut une réelle réflexion philosophico-méthodologique sur la science. Je parlerai maintenant de l'une de ces perspectives, liée à son idée de « sémasiologie historique ».

Aujourd'hui, les recherches philosophico-méthodologiques de la science sont orientées vers les problèmes qui ont été discutés au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, essentiellement dans le domaine de la méthodologie des sciences humaines, ou bien, comme les appelait W. Dilthey, des « sciences de l'esprit ». De ce fait, le caractère historique et anthropologique de la méthodologie contemporaine ne s'est pas seulement élargi, grâce à l'annexion de nouveaux secteurs, mais il s'est en quelque sorte intensifié ; ce caractère a pénétré, pour ainsi dire, dans la profondeur de la méthodologie – au niveau de la pratique cognitivo-scientifique de la recherche effective, avec les moyens mêmes de la science. Il n'y a pas si longtemps, l'orientation des philosophes des sciences vers l'appareil conceptuel de la sociologie et de la psychologie sociale semblait à son apogée ; or, maintenant ces philosophes sont devenus les adeptes de l'appareil conceptuel et des méthodes des sciences humaines. Actuellement, ce sont des approches conceptuelles (de genre ethno-méthodologique, épistémologique et sociale etc.) qui sont à la base de l'analyse historico-méthodologique des sciences, sur le fond de quelques travaux de post-positivistes « classiques » (comme T. Kuhn, P. Feyerabend ou I. Lakatos), qui sont considérées comme quelque chose de tout à fait traditionnel. Les recherches méthodologiques actuelles se présentent aussi parfois comme des variantes de la critique littéraire. Je ne suis pas du tout opposé à une telle approche des problèmes méthodologiques de la science, dans le cas où le savoir serait considéré comme genre littéraire, mais il est évident que les sciences, même de l'homme, ont besoin d'une identité orientant de façon générale la pratique des chercheurs.

Dans le contexte des recherches scientifiques dominantes en méthodologie, une image de la science s'est formée, pour laquelle tout savoir scientifique, sans distinction d'objet et de méthode, est relatif et historiquement changeant. De cette façon précisément, par une prise en compte du contexte historique, on surmonte, en premier lieu, la célèbre distinction entre sciences de la nature et sciences de l'homme, et l'on accède ainsi à l'unité du savoir scientifique grâce, en particulier, à la méthode qu'est l'herméneutique. En deuxième lieu, le savoir sur l'homme lui-même, devient de plus en plus « humain », en se débarrassant de ses complexes d'insuffisance scientifique et de tout rapport nécessaire aux standards tradition-

nels de l'objectivité. Ainsi se répand le bruit que maintenant le savoir sur l'homme devrait être considéré comme le modèle et le standard de toute science naturelle dure.

Toutefois ce mouvement vers l'unité méthodologique du savoir scientifique par le biais de sa relativisation historico-culturelle se heurte à quantité de problèmes sérieux. En effet, dans le cadre d'un tel genre de méthodologie, toutes les représentations qui fonctionnent dans la science à propos de la réalité, indépendamment de leur statut épistémologique, ne sont en fait que les projections équivalentes de l'activité scientifico-cognitive exercée sur la réalité naturelle et sociale. En ce sens, sur la base de tels raisonnements méthodologiques, des concepts comme ceux de vérité et d'objectivité disparaissent complètement. On a la sensation que les méthodologues sont déjà prêts à remplacer le problème du vrai par celui de « la justesse scientifique », qui, bien sûr, varie selon les interprétations.

Le problème est ici que la science est la sphère de l'activité humaine orientée vers l'application de démarches normatives fondées en raison. C'est de cette façon, au moins, qu'en jugent ceux qui exercent cette pratique. D'une part, lorsqu'une connaissance n'a pas besoin d'un tel fondement, elle n'est pas considérée comme scientifique ; elle ne met pas en valeur des connaissances dignes d'être reconnues comme telles. D'autre part, si les constructions philosophiques ne se basent pas sur des fondements solides de la connaissance et n'essaient pas de justifier ces fondements, elles ne sont pas considérées comme méthodologiquement significatives. Si l'on parle d'une approche philosophique de la science, qui prétend à jouer un rôle de méthodologie, il faut bien reconnaître alors à la philosophie (directement ou indirectement) certaines fonctions méthodologiques d'orientation de la connaissance, fixant les conditions d'une vérité du savoir. Mais les tendances à une relativisation historico-culturelle conduisent à un refus de fait de ces fonctions, c'est-à-dire présupposent le passage de la méthodologie du plan de l'impératif à celui de la description (de la science). La méthodologie contemporaine se retrouve donc ainsi dans l'impasse du relativisme, et la variété des contextes extérieurs débouche sur l'arbitraire dans le choix des critères de la connaissance. En fait, pour la méthodologie philosophique, ceci signifie ou bien une autodestruction (puisque l'opposition, en général, à la science et, en particulier, au mythe disparaît au niveau cognitif), ou bien une orientation vers la recherche de moyens destinés à limiter la relativisation du savoir aux contextes socioculturels. Dans ce dernier cas, certaines tentatives sont entreprises, consistant à faire appel à des considérations sociopragmatiques, et à donner sur cette base

des orientations nouvelles à la sciences (considérations qui rappellent la pratique socio-historique chez K. Marx, et qui permettent d'expliquer pourquoi, en particulier dans l'épistémologie soviétique, les idées de T. Kuhn ont été assimilées si facilement), mais ces tentatives sont restées jusqu'à ce jour peu fructueuses, compte tenu sans doute du fait qu'une telle méthodologie n'a fait que compenser l'absence de clarté dans la détermination des normes de scientificité.

Dans le contexte de cette situation problématique, la version chpétienne de la problématique théorico-cognitive de la phénoménologie présente un très grand intérêt, en particulier dans le cas précis suivant : lorsque la méthodologie est identifiée à la définition de sa sphère de compétence, et de sa place dans la connaissance. G. Chpet accordait à cette question une assez grande attention. Mais sa relation aux problèmes méthodologiques a trouvé son expression la plus concise dans l'article « L'histoire comme objet de la logique » (1922). Il est important de voir ici comment cette relation s'est formée.

G. Chpet en est venu à l'idée de la méthodologie herméneutique en s'appuyant directement sur les idées exprimées par Husserl, en particulier, dans les *Recherches logiques* et dans *Ideen I*. Cependant, son livre *Javlenie i smysl* [Le Phénomène et le sens] n'est pas la reprise de la pensée de Husserl à des fins de vulgarisation, mais un exposé original avec une thématique *historique* et un intérêt marqué pour le côté social. G. Chpet accentue certaines positions importantes de la phénoménologie. Il insiste, en particulier, sur une chose importante pour notre sujet : la notion de « respect » pour « le monde de la vie » du savant, pour les réalités de sa pratique scientifico-cognitive, pour ce que le savant fait réellement, pour ce vers quoi il s'oriente, et ce qu'il considère comme important dans la connaissance. Et bien que ce soit paradoxal, ce « respect » se trouve lié, chez Gustave Chpet, aux idées sur la communication, qui ont été développées dans la philosophie russe (dans son versant « positif »), à leur poids existentiel. Notamment ce « respect » à l'égard des gens qui créent réellement la science, tellement caractéristique de Gustave Chpet (et décisif pour son propre devenir intellectuel de méthodologue), permet de comprendre comment G. Chpet a pu se positionner par rapport aux courants méthodologiques représentatifs de son époque : le néokantisme et l'empirisme (essentiellement dans sa variante classique).

G. Chpet avait globalement un jugement critique sur ces courants, y compris pour les raisons évoquées plus haut. Bien sûr il serait absolument inexact de reprocher au néo-kantisme (et particulièrement à l'école de Marburg) une attitude « irrespectueuse » à

l'égard de la science en général. De même, pour l'empirisme méthodologique sous toutes ses formes. Il est question d'autre chose. Dans le cas du néokantisme et du positivisme, le « respect » de la science n'excluait pas le fait que la réalité de la pratique scientifico-cognitive du savant se présentait seulement comme objet d'analyse critique et, en fin de compte, de reconstruction. Au regard de ces courants, il fallait surmonter le regard naïf des savants sur leur propre activité ; c'est pour cette raison que furent élaborés des programmes méthodologiques critico-réflexifs de transformation (purification) de la science. Pour G. Chpet la méthodologie est, au sens propre, « l'élucidation des méthodes<sup>1</sup> », c'est-à-dire la compréhension de leur essence par le biais de l'analyse de la pratique réelle du savant.

En s'appuyant sur une telle compréhension de la méthodologie, G. Chpet rejette avant tout la thèse constructiviste (évidemment néo-kantienne) de la primauté de la méthode, c'est-à-dire la conviction que l'objet de la science est, lui-même, construit logiquement par la méthode. Mais, sur cette question, G. Chpet n'accepte pas davantage la position de l'empirisme qui croit que les méthodes de la science sont données de façon privilégiée par les particularités du domaine d'étude des objets empiriquement donnés. Il ne l'accepte pas, surtout en raison du psychologisme avéré de cette position. C'est pour surmonter ce psychologisme que G. Chpet s'adresse à la phénoménologie. Ce qui l'attire, ici, est la possibilité proclamée par Husserl du retour à une expérience non psychologique, c'est-à-dire la possibilité, d'une part, du retour aux « choses mêmes » (comme opposition au néo-kantisme) et, d'autre part, la possibilité, avancée par Husserl, de faire appel à l'expérience en tant que vision directe de l'essence des choses.

La position de G. Chpet par rapport à l'empirisme renvoie à la logique, qui, en aucun cas, ne peut être, pour lui, unie ou généralisée empirique de la pratique scientifique ; au contraire, en tant que « science des sciences », nous dit-il,

elle n'est pas une science empirique sur les sciences<sup>2</sup>.

---

1. G.G. Špet [Chpet], « Čto takoe metodologija nauk », [Qu'est ce que la méthodologie des sciences] OR RGB *Otdel rukopisej Rossijskoj Gosudarstvennoj Biblioteki* [Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Russie], fonds 718, Carton 22, Unité [edinica hranenija] 14.

2. G.G. Špet, « Istorija kak predmet logiki » [L'Histoire comme objet de la logique], G.G. Špet, *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy* [La Pensée et le mot. Œuvres choisies], T.G. Shchedrina (éd.), M., 2005, p. 213.

De ce fait, il laisse à la logique une fonction « impérative » : le droit de prescrire une méthodologie des sciences. Comme G. Chpet le souligne,

si la logique veut qu'il y ait de la logique dans toute science, alors la logique doit être à la base des constructions méthodologiques scientifiques, et non point le système de généralisation des données du développement scientifique<sup>3</sup>.

Cette estimation du rôle de la logique n'est pas un retour au néo-kantisme ; elle signifie que la méthode scientifique, en se conformant à l'objectivité, à la « chose même » donnée dans l'intuition, ne perd ni sa nature logique, ni les fonctions cognitives liées à cette nature.

Mais G. Chpet se heurte ici au problème qui se pose sous un autre angle à notre méthodologie moderne : quelles sont les tâches culturelles des structures logiques de la connaissance, orientées vers l'objet ? Et en conséquence : dans quelle perspective doit se faire la compréhension méthodologique de ces structures et des modes de leur formation ?

En effet, que ce soit dans le cadre de l'interprétation du rôle de la logique dans la connaissance scientifique, ou dans celui de l'interprétation phénoménologique de l'expérience, une question « méthodologiquement essentielle » s'est toujours naturellement posée à G. Chpet, dans la mise en valeur scientifique de l'objectivité : sur quoi s'oriente la logique « en s'adaptant » à l'objet ? Qu'est-ce qui limite l'activité constructive, socioculturelle par nature, du sujet de la connaissance ?

Comment G. Chpet a-t-il tenté de répondre à cette question ?

La phénoménologie envisage la langue comme une chose parmi les choses. Et un tel procédé d'ontologisation de la langue conduit, au cours de l'étude des actes réels de cognition, à l'élaboration de conceptions hypercomplexes de réseaux intermédiaires de signes. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, cela stimula la création de conceptions sémiotiques (Peirce, Saussure). À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, cette tendance a transformé tout le réel en un système de signaux symboliques et a entièrement clôturé la possibilité de retour, notamment, à ce que Husserl appelait si instamment : « les choses mêmes ».

G. Chpet, en partant globalement des idées de Husserl, envisageait la langue non seulement comme une chose parmi les choses ou comme un ensemble de signes intermédiaires désignant le monde des choses, et le recouvrant, mais comme la condition (pas

---

3. *Ibid.*, p. 213.

uniquement psychologique) de toute communication. Il est important, pour Chpet, que la conception des choses elles-mêmes, supposant leur compréhension, puisse s'exprimer et se justifier pour l'autre.

En d'autres termes, ce que nous comprenons des choses doit être exprimé et ne peut être assimilé qu'à l'aide du mot-signe (selon G. Chpet, le mot-notion). C'est dans la résolution de ce problème de cognition, dans l'expression et la justification du savoir que se dévoilent les efforts réels de la personne, l'activité réelle des savants, l'histoire réelle de la science. Le savoir représenté dans la langue doit être examiné par la philosophie comme un système de signes enracinés dans un milieu socioculturel mouvant, recouvrant certes les choses désignées, mais possédant en outre un noyau sémantique, auquel il est nécessaire de parvenir dans un mouvement vers la chose même. Car le but de l'expression et de la justification du savoir, c'est la communication et la compréhension. Selon G. Chpet, cet objectif est poursuivi par la sémasiologie<sup>4</sup> historique qui tente d'ouvrir toutes les strates sémantiques du mot-signe (qui est essentiellement la relation signe - signification). Et la sémasiologie, en poursuivant cet objectif, entre comme une composante très importante également dans la méthodologie de la science.

Ainsi Gustave Chpet éclaire-t-il en réalité un aspect de l'activité scientifico-cognitive devenu aujourd'hui important et relevant de l'élaboration de la méthodologie. En s'appuyant sur les procédures phénoménologiques, mais en prenant en considération, à la différence de Husserl, le « caractère social », c'est-à-dire l'orientation de la connaissance vers la communication, Chpet voit ce qui est susceptible de diriger les processus de structuration logique du savoir. Il ne peut accepter une forme de pensée vide (la logique pure) comme principe d'organisation du savoir, mais il ne peut accepter non plus, comme principe, un courant d'expérience informe (un fond de pur vécu). Une question se pose pour lui :

Nous trouvons-nous effectivement devant un dilemme : ne connaître que l'idéal, ou bien ne faire que vivre<sup>5</sup> ?

Pour surmonter cette alternative, G. Chpet cherche un moyen terme. De plus, comme nous l'avons dit, il est réaliste dans la

---

4. NdE : terme que Gustave Chpet emploie souvent comme synonyme de « sémiologie ».

5. G.G. Špet, « Istorija kak predmet logiki » [L'Histoire comme problème de la logique], G.G. Špet, *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy* [La Pensée et le mot. Œuvres choisies], *op. cit.*, p. 219.

compréhension de la science. Il essaie de retrouver le contexte réel de l'activité de cognition, là où se situent les processus d'ouverture et de justification du savoir, dans leurs rapports réciproques à travers leurs fonctions de cognition (signifiantes et essentielles pour la connaissance). G. Chpet a défini cette fonction comme se situant au niveau de l'« expression » ou de l'« exposé » (il dirait probablement aujourd'hui : « aspect communicatif de la connaissance »).

C'est précisément à ce niveau-là de l'activité de cognition que s'adresse avant tout la méthodologie : c'est précisément là, selon G. Chpet, qu'elle « se déploie ». Il écrit à ce propos :

Tout exposé est plus ou moins accompagné de la conscience claire des voies et des moyens de la réalisation de la science, et parfois de la discussion. La méthodologie est l'« ensemble » des analyses ainsi conduites et, à leur tour, rassemblées en système<sup>6</sup>.

G. Chpet a ici en vue ce moment, dans l'activité de cognition, où le savant s'oriente non tant vers la véracité des systèmes de savoir logiquement organisés, non tant vers les formes de représentation largement psychologiques et personnelles du monde objectif, mais avant tout vers « l'intuition intelligible » [*intelligibel'naja intuicija*]. Cette « intuition intelligible » étant orientée par le besoin d'exposer, d'exprimer, de présenter verbalement, et de rendre clair pour l'autre, ce que le chercheur a justifié en partie comme étant la vérité, ce qu'il a ressenti en partie comme étant l'essence existant réellement.

G. Chpet le constate : ni l'expérience sensible, ni le raisonnement, ni les chaînes de la raison ne nous donnent de la vie, de la vie intégrale.

Mais à travers le bariolage de la donation sensible, à travers l'ordre fourni par l'intuition intellectuelle, nous nous frayons un passage vers l'âme vivante de tout étant, en la saisissant dans une intuition originale et, que je me permettrai d'appeler *intelligible* [*intelligibel'naja*], qui dévoile non seulement le mot et la notion, mais les choses mêmes, et qui donne à comprendre l'authentique dans son authenticité, l'entier dans son entièreté, et le complet dans sa complétude<sup>7</sup>.

Naturellement, une telle interprétation de l'« objet » de la méthodologie conduit Chpet à rechercher une médiation entre la

6. G.G. Špet, « Čto takoe metodologija nauk » [Qu'est ce que la méthodologie des sciences], art. cit.

7. G.G. Špet, « Javlenie i smysl » [Le Phénomène et le sens], *Mysl' i slovo. Izbrannye trudy* [La Pensée et le mot. Œuvres choisies], M., 2005, p. 39.

logique et l'expérience, une certaine réalité de l'existence du savoir ayant des structures pleinement objectivantes. C'est, semble-t-il, ce qu'il a en vue lorsqu'il parle de la « forme interne du mot » dans ses travaux plus tardifs. Il n'est pas difficile de se rendre compte que la notion de « forme interne du mot » apparaît en règle générale dans les travaux méthodologiques de G. Chpet, quand, d'une manière ou d'une autre, il indique la logique implicite de toute notre pensée. Nous pouvons tout à fait raisonner sans règle, nous pouvons dérouler nos pensées d'une façon incohérente, nous pouvons sauter d'une pensée à une autre, dans tous les cas demeurent les formes logiques, comme fond intérieur, comme justification intérieure de nos raisonnements. Précisément, elles se tiennent « derrière » ou « en dessous » ; elles forment réellement le « fond » de toute expression. Et quand nous commençons à élaborer nos pensées selon toutes les exigences de la logique, la pensée en tant que forme initiale de la connaissance est recouverte, refoulée, oubliée. Dans le processus de la connaissance, dans le dynamisme de la compréhension, le mot s'appuie sur la forme interne, permettant de différencier, sans les séparer nécessairement, l'essence de ce qui est visé et la logique de ce qui est exposé. C'est ici, selon G. Chpet, que se mettent en place les procédures méthodologiques les plus profondes, et c'est précisément à ce niveau-là que l'on peut parler de la méthode en tant que telle et en tant que domaine d'application de l'herméneutique.

L'herméneutique, chez G. Chpet, n'est ni un processus d'accès à la connaissance, ni la recherche du vrai. Elle se porte sur ce qui est l'exposé ; elle se rapporte à l'« expression ». Pour G. Chpet, il est important de délimiter clairement ce domaine, où fonctionnent les procédures méthodologiques. En lien avec cela, il conduit une réflexion approfondie sur des thèmes méthodologiques (la signification, le rapport des objets correspondant aux différentes sciences). Il s'interroge, en particulier, sur les moyens permettant de distinguer la fonction *nominative* du mot, et la fonction *sémasiologique*. Cette dernière intéresse le méthodologue, car c'est grâce à elle que la connaissance est immergée dans le contexte socio-historique de la communication, et au cours de cette communication, se fraie un chemin vers « la chose même ». De plus la méthode historique de G. Chpet ne se transforme pas en relativisme méthodologique, car sa « sémasiologie historique », en découvrant couche après couche les stratifications historiques de la langue scientifique se meut vers le noyau sémantique du mot, et, en surmontant la pluralité irrégulière de ses significations, nous conduit non au mauvais infini des divers contextes historico-culturels, mais à cette « chose même » que nous venons d'évoquer.

Les conclusions que nous pouvons tirer de cette lecture de la méthodologie des sciences humaines chez G. Chpet, me semblent très significatives pour une réflexion philosophico-méthodologique sur la science à l'époque contemporaine. Cette réflexion s'inscrit tout naturellement dans les discussions épistémologiques contemporaines, en leur donnant une perspective non relativiste. Selon G. Chpet, la notion même de méthodologie est variable. La méthodologie ne dessine plus une voie unique, selon laquelle on peut et doit connaître l'objet. Elle perd ce méthodologisme abstrait, contre lequel se dressait Gadamer, mais elle garde une fonction de repère intérieur pour le savant dans le processus de son travail cognitif. Une telle compréhension de la méthodologie a un sens évident pour la science de l'homme en tant que science humaine. Car dans ce cas, la méthodologie s'appuie sur l'histoire réelle de la connaissance, sur l'analyse historique de la science, sur son analyse sémantique. C'est cela qui oriente le savant dans le chaos de l'histoire, et la méthodologie est elle-même cette orientation qui, de par sa nature, renvoie à la nécessité de s'interroger sur la forme interne des études scientifiques elles-mêmes.

Académie des Sciences de Russie,  
Rédacteur principal adjoint de la revue *Voprosy Filosofii*, Moscou

*Traduction du russe par Françoise Teppe et Rimma Skumbina*